

Depuis sept ans que Jean-Pierre Rehm lui imprime sa marque, aussi réfléchi qu'iconoclaste, le Festival international du documentaire de Marseille (FID) s'est imposé comme un lieu unique de dialogue entre les œuvres, leurs auteurs et le public.

Brisant les frontières entre les disciplines, déplaçant les curseurs pour mieux interroger ce qui palpite au cœur des images en mouvement, le festival confronte des films de toutes époques, de toutes origines et fait surgir des échos entre eux, révélant l'existence d'un fil rouge qui se tisse entre la vision des programmateurs, l'écriture critique induite par les films, la parole enfiévrée des festivaliers.

Cette année, alors que le festival, organisé dans plusieurs lieux de la ville du 8 au 13 juillet, fête son vingtième anniversaire, la grande affaire est l'Histoire. Envisagée pour la manière dont elle travaille l'époque actuelle, ou peut-être dont elle la contient en puissance, elle fait l'objet d'un « écran parallèle » intitulé « Les Spectres de l'histoire », un programme d'une quinzaine de films gravitant autour de la somme de l'Allemand Hans Jürgen Syberberg, *Hitler* (1971).

Mais elle contamine peu ou prou l'ensemble de la programmation, comme on a pu le constater lors d'une séance qui associait, jeudi 9 juillet, deux splendides films de la compétition internationale, un court-métrage du Thaïlandais

Apichatpong Weerasethakul et un long du Libanais Ghassan Salhab.

Phantoms of Nabua, d'Apichatpong Weerasethakul, s'ouvre dans une clairière par une série d'éclairs dans la nuit, et se poursuit par la projection de ces mêmes éclairs sur un écran pendant que des adolescents jouent au foot avec un ballon en feu. Où est-on ? Quel est ce jeu qui injecte dans le cadre une tension si inouïe ? Pourquoi cette chorégraphie macabre finit-elle par brûler

Le festival confronte des films de toutes époques et fait surgir des échos entre eux

l'écran de cinéma ? Un élément de réponse fut donné par Simon Field, producteur de ce court-métrage sidérant, avant la projection : le film s'inscrit dans un vaste projet réalisé par l'auteur dans le nord-est de la Thaïlande, où les villageois ont subi au cours des années 1960 et 1970 toutes sortes de violences.

La version « installation » en sera présentée en septembre au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Contacté par courriel, l'auteur précise que cet épisode a été refoulé par la population et qu'avec ce court-métrage, il a souhaité travailler avec la génération d'après « *autour de la mémoire, individuelle et collective, et son effacement concomitant* ».

Correspondances entre petite et grande Histoire sont aussi au centre de *1958*, de Ghassan Salhab,

envoûtante méditation où s'enchevêtrent les strates du passé et du présent, de l'intime et du géopolitique, de la poésie et de la lutte armée... « *Quand on vient de cette région [Moyen-Orient], a avancé le cinéaste à la fin de la séance, il est pratiquement impossible de concevoir sa propre histoire indépendamment de l'Histoire avec un grand H.* » Sous-titré « Autobiographie d'hier », le film plonge vers une date précise, mai 1958, mois de naissance de l'auteur qui fut aussi, alors que sa famille vivait émigrée au Sénégal, le début de la première guerre civile libanaise.

Il gravite autour de sa mère, parée ici d'un statut quasi mythologique, dont on découvre qu'elle fut façonnée dans sa jeunesse par l'enthousiasme du mouvement panarabe puis, peu à peu, vaincue par les désillusions. Avec le récit de cette femme, l'auteur de *Beyrouth fantôme* conjugue ses propres poèmes, la voix de combattants armés, des images d'archives (de la guerre de 1958, du Sénégal colonisé), des vues du Beyrouth d'aujourd'hui où se désagrègent les traces des conflits successifs...

Dansant sur une ligne de crête où l'idéalisme se fracasse et se réinvente sans relâche sur l'âpre mur du réel, cette partition autobiographique recèle une conception de l'identité qui ne peut s'appréhender qu'à l'aune du multiple. Une belle manière de plonger dans le bain du festival. ■

Isabelle Regnier

Festival international du documentaire, à Marseille. Jusqu'au 13 juillet. www.fidmarseille.org